

PHILIPPE DE WAILLY

avec la participation de

Henri-Jean Anglade

et

Jean-François Royer

**Si vous saviez
ce que les animaux
m'ont appris**

(Et ce que leurs maîtres m'ont dit)

Préface de Michel Klein

Extraits

Récits

Éditions Glyphe

Sommaire

Préface.....	9
Avant-propos.....	13
La vocation en héritage.....	24
<i>God bless America</i>	26
Sous le signe des coléoptères.....	30
À cheval sur le service, manège militaire.....	34
Enfin, j'ouvre mon cabinet.....	37
Quand le hasard fait bien les choses.....	42
Mon premier billet pour l'Amérique.....	49
Des stars dans la salle d'attente.....	53
Maîtres et animaux font leur cinéma.....	58
De l'expérience cinéphile à la brigade cynophile.....	67
Paroles d'animaux, cris du cœur.....	74
Berceau familial, Jules Verne au landau.....	82
Mon père, ce héros.....	87
«Dragon» junior deviendra grand.....	92
Allan Kardec, voisin d'outre-tombe.....	97
Mon arche de Noé.....	103
Qui est maître à bord?.....	116

Le professeur et ses poules.....	123
Le crocodile prisonnier.....	128
Le bongare, le boa et la souris.....	132
Yul Brynner, la gentillesse incarnée.....	136
Dans l'intimité de Cocteau et Jean Marais.....	139
Conte du shah persan.....	144
Maskou, la mascotte de Chirac.....	151
Un peu de piquant dans la vie.....	157
Historiettes animales	165
<i>Hello, Dolly!</i> L'odyssée Cousteau.....	177
<i>Parole, parole...</i> beaux parleurs et drôles.....	183
Chaînes de vie (en or)!.....	197
Le perroquet de Céline.....	210
Retour sur un pressentiment.....	216
<i>Sweet</i> homéopathie.....	229
Une histoire en Ré majeur	234
J'ai quand même eu une vie formidable!.....	243
La petite boutique des souvenirs.....	249
C'est court, en définitive, une vie.....	256
En attendant la fin.....	261
Postface des coauteurs.....	265
Index des noms propres.....	273
Remerciements.....	277

Préface de Michel Klein

LES PAGES QUE VOUS ALLEZ PARCOURIR pourront vous montrer que la profession de vétérinaire représentée par un nombre assez restreint, 5 000 à 6 000 à mes débuts, actuellement 17 000 à 18 000, développée probablement en fonction de l'augmentation de la population générale, devrait être une sorte de clé de sécurité de la vie sur notre planète. Je vais m'expliquer, car ce n'est pas simple à comprendre et le lecteur pourrait déjà me considérer plutôt fantaisiste.

Philippe était déjà un précurseur en s'installant en 1954 à Boulogne, étonnamment rue de l'Église, petite voie où il exercera tout au long de sa carrière. Est-ce le hasard ou une sorte de prémonition, car ce fut un emplacement, géographiquement parlant, plein d'issues heureuses, comme vous le verrez en lisant ses mémoires. Les vétérinaires canins étaient presque inexistantes. Lorsque j'ai proposé en 1958 la création d'un service de garde pour petits animaux et mis en service en 1960, nous avons réuni exactement 43 confrères dans la région parisienne. L'Île-de-France ne figurait pas encore. Le Samu ne fut créé que 8 ans plus tard, en 1968 à Toulouse par le professeur Louis Lareng.

Le hasard a voulu que je m'installe en novembre 1957, boulevard des Batignolles à Paris. Mais aussi bien Philippe que moi, nous débutions à une époque où il n'y avait presque pas d'animaux en ville, à part ceux des veuves ou veufs, sinon des gardiens d'immeuble, avec des loulous, ou autres petits fox, pour leur tenir compagnie. Il est vrai, ce que j'ignorais, que Philippe

a probablement pressenti au travers de sa prédilection envers les oiseaux, le domaine où il pourra évoluer.

Cependant, encore le hasard fit que nous nous rencontrions à New York en février 1962. Je venais d'y arriver par le voyage inaugural du France et nous avons participé à l'inauguration de la plus grande clinique pour petits animaux au monde, l'Animal Medical Center. Six étages sur pilotis, climatisé, exceptionnel à l'époque, situé 510 E 62nd st East River Drive à Manhattan. Depuis, nous avons parcouru côte à côte au cours d'un demi-siècle, en principe concurrents, car il y avait pas mal de va-et-vient entre nos deux activités, mais, jamais aucune adversité, ni faux pas, n'eut lieu entre nous.

Notre espèce dite humaine est sortie du monde animal en se singularisant physiquement mais nous sommes restés dépendants de l'ensemble des autres bêtes. Elles nous ont permis de vivre, de tout nous apprendre, d'atteindre les temps actuels. Et avant même d'arriver à la conclusion, posons-nous la question : Comment pourrions-nous vivre, heureux, sans la présence des autres animaux ? Je suis décontenancé en utilisant le terme animal, car il est virtuel, une bête est palpable, c'est du concret, on peut la regarder, la plupart du temps avec admiration, sinon affection, alors que le terme « animal », inventé je ne sais plus quand, est sous-entendu péjoratif. D'ailleurs, pour une personne pas très futée on dit qu'elle est bête... C'est paradoxal, car les bêtes n'ont même pas besoin d'avoir le verbe, car elles communiquent par gestes et télépathie. À ce sujet, elles sont mieux équipées au point de vue sensitif que nous. Leur comportement est bien mieux réglé au plan social intra et inter espèces. Elles n'éprouvent aucune nécessité de présence policière ou militaire. Les carnivores, prédateurs, n'exercent leur agressivité que pour s'alimenter. Pour vivre, il est obligatoire de manger et boire. Voir lions ou autres prédateurs s'abreuver au bord d'un plan d'eau, antilopes, zèbres ou autres herbivores et ils n'y touchent pas, pourtant ces « gibiers » en sont conscients à d'autres moments... D'ailleurs, des individus agressifs sont traités du terme « animal ».

Les hommes se sont toujours pris pour le dieu des « bêtes » ?

La présence « d'animaux familiers », dénomination que j'ai créée, préférable à celle d'animaux de compagnie, n'a été réservée qu'aux

régnants et aristocrates à une certaine époque. Le peuple vivait grâce aux animaux utilitaires, y compris les chiens et pas de chats qui étaient pestiférés sinon chassés depuis le Moyen Âge. Par contre, à l'époque des pharaons, en Égypte et un peu autour, les chats étaient vénérés.

À la suite de la dernière guerre, affreuse, les chiens en premier lieu, suivis des chats, ont pénétré toutes les couches de nos sociétés occidentales, en y apportant une sorte de meilleure « civilisation », tolérance, solidarité et même un bon degré d'affectivité générale, si l'on peut dire.

Ces quelques réflexions, qui pourraient continuer sans limites, démontrent jusqu'à quel point le monde des bêtes est fondamentalement nécessaire à la survie pacifique et heureuse de ladite humanité.

Philippe est issu d'une longue lignée de personnages hors de l'ordinaire, que nous pouvons désigner et considérer comme de vrais aristocrates. Ce terme relativement dévalué depuis 1789, était pourtant réservé à des personnages dominants et pourvus de plus fortes possibilités physiques et spirituelles. Cela ne les empêchait pas de puiser fréquemment dans la masse populaire qui permettait dans ce cas d'éviter la consanguinité et aussi d'améliorer la génétique... très naturellement. Mais comme le 100 %, la perfection, n'est pas de ce monde, rien n'a été sans erreur. Et ça continue ainsi.

Donc, notre Philippe de Wailly est bien un authentique représentant de sa lignée et le monde vétérinaire, péjorativement considéré par rapport aux médecins de l'homme, a pu s'enorgueillir au travers de son parcours professionnel et aussi social. À voir toutes ses publications ainsi que son palmarès.

Il nous reste à le saluer en levant notre chapeau et à lui dire un grand merci d'avoir permis de nous anoblir.

Docteur Michel Klein, vétérinaire

Maîtres et animaux font leur cinéma

CERTAINS ASSOCIENT ENCORE Boulogne à Renault, aux usines et aux chaînes de voitures, au monde ouvrier, c'est le côté populaire de la ville, versant Billancourt en bleu de travail, mais il a disparu. En revanche, on a oublié l'autre facette de Billancourt, en strass et paillettes, des étoiles plein les mirettes. Ce sont les studios de cinéma et les plateaux de tournage qui apportaient leur lot de vedettes par dizaines, stars et animaux mêlés parfois dans un même scénario. Or, il se trouve que dans ces années cinquante et soixante, où les studios de Billancourt tournaient à plein régime, j'ai eu la chance d'y participer et de jouer ma partition bille en tête. Vétérinaire oblige !

En effet, dans ces années-là, Hollywood avait partiellement annexé Boulogne, à moins que ce soit l'inverse, séduit par l'infrastructure, la qualité des équipes techniques, bref le potentiel français, si bien que de nombreux films américains ont été tournés ici dans les studios de Billancourt. Et, avec mon cabinet, je me trouvais au bon endroit avec les bonnes personnes.

Grâce à mes relations avec l'ambassade des États-Unis, notamment en la personne de Clay Ballinger, dont j'ai parlé précédemment, je bénéficiais d'une bonne carte de visite. L'ambassade m'envoyait des clients jusqu'au jour où je reçus un appel qui me demandait de passer aux Studios de Billancourt en me précisant la raison : il y aura un loup à endormir ! Je n'étais pas au bout de mes surprises.

Et des surprises j'en aurai de toutes sortes, de quoi alimenter un feuilleton si seulement j'avais pris la peine de les noter sur l'instant. Mais voilà, c'est maintenant que j'essaie tant bien que mal de rassembler mes souvenirs que ma mémoire aurait besoin de fiches détaillées sur ces incroyables moments où j'ai vécu, même de manière fugace, aux côtés de stars au sommet de leur gloire et d'animaux dressés pour jouer la comédie comme je n'en ai plus vu.

En tête de la chronologie de mon petit Panthéon Bollywoodien comme je l'appelle, figure une femme qui commença comme championne de natation et devint *La Première Sirène*, titre de l'un de ses films où elle jouait son rôle fétiche, celui d'une nageuse. Je veux parler d'Esther Williams, superstar de l'après-guerre, qui passa plus de temps dans les bassins à jouer « La Fille de Neptune » que sur le plancher de décors en carton-pâte.

Qui l'a vu évoluer avec une aisance confondante dans l'élément aquatique ne peut que se dire que si nous sommes sortis de l'eau dans une lente évolution, du poisson à l'*Homo sapiens*, Esther Williams en a saisi toute la beauté.

Pour faire le lien, il faut remonter à 1958, quand j'étais allé aux États-Unis. Par un heureux hasard (celui qui guide ma vie), j'avais été invité chez la manager d'Esther Williams qui était la mère d'une amie et j'ai ainsi habité à Beverly Hills dans des conditions extraordinaires après avoir logé dans un hôtel minable à deux dollars à New York. C'était un contraste saisissant, lié à mon insouciance ; je voyageais simplement avec un sac de marin et je le posais où je me trouvais sans aucun complexe.

Quelque temps après, je ne saurais précisément dire l'année, Esther Williams vient à Paris pour un projet de film et nous déjeunons ensemble dans le célèbre restaurant de Boulogne « Le cadran bleu », qui lui rappelait de bons souvenirs. Après le repas, où je me sens comme un poisson dans l'eau avec cette belle sirène, Esther Williams manifeste le désir de se rendre chez Chanel pour renouveler sa garde-robe et découvrir les nouveaux modèles de la dernière collection. Si je n'ai jamais eu le privilège d'être présenté à Coco Chanel, j'ai néanmoins eu l'honneur de soigner ses chiens, deux lévriers afghans qui étaient amenés par ses assistants.

Nous montons dans ma Renault Juvaquatre, modèle assez archaïque et très éloigné des Cadillac habituellement destinées aux stars. La voiture dont l'habitacle est plutôt étroit à l'avant laisse peu de place aux jambes de la sirène et je me sens poids plume à côté de cette championne qui a autant d'allure que de carrure. Les mains sur le volant, je m'applique à rester concentré sur mon trajet tandis que le buste d'Esther Williams penche vers le pare-brise faute d'un meilleur réglage du siège et d'un espace mieux adapté à sa morphologie. En ce temps-là, il n'y a ni ceinture de sécurité ni airbags, j'ajuste donc ma conduite prudente à la qualité de mon hôtesse pour préserver ses atouts physiques.

Nous arrivons rue Cambon sans encombre, et sans que personne ait remarqué dans cette traversée de Paris ma passagère qui se révèle à la fois spontanée, gaie et chaleureuse. Entre mon sésame de vétérinaire et le statut de la star, les portes de Chanel nous sont grandes ouvertes. C'est la première et la seule fois où j'ai assisté à un défilé de mode d'une grande maison de couture. Esther Williams en a paru comblée et si je n'ai, par la suite, plus eu l'occasion de la revoir, cet épisode m'a suffisamment marqué pour que je le relate ici.

Lorsque j'ai appris sa mort, longtemps après, en 2013, à l'âge de 91 ans, je me suis souvenu de cette journée particulière, assez unique dans la vie d'un simple vétérinaire de Boulogne. Et quand j'ai lu dans la presse cette réponse qu'elle avait faite, sous forme de boutade, sur sa carrière: « C'était très épanouissant, mais c'était comme la meringue sur le gâteau. Alors que mon mariage avec Fernando¹, c'était la pomme dans la tarte », j'ai trouvé que cela correspondait bien à cette actrice glamour dont la franchise naturelle valait bien cette ode, cette onde, à la vie en guise d'épithaphe.

Au début des années soixante, sur le tournage d'un film, je fais une autre rencontre qui se prolongera d'une belle amitié professionnelle. Le film porte un titre clin d'œil *Gigot, le clochard de Belleville*. Il est signé de Gene Kelly mais ce sera un échec de son aveu même. La vedette du film est un acteur peu connu chez nous mais qui fut célèbre à la télévision outre-Atlantique, il s'appelle

1. L'acteur Fernando Lamas fut le mari d'Esther Williams de 1969 à 1982.

Jackie Gleason et il joue le rôle du clochard dans une distribution exclusivement française, avec entre autres Jean Lefebvre (dont j'ai soigné le cacatoès) et Gabrielle Dorziat, ce qui est une exception pour une production américaine. Entendre Jean Lefebvre, jeune, et les autres acteurs français, ânonner leur dialogue avec un accent frenchy très marqué, dans des décors d'un Paris Belle-Époque idéalisé, entièrement reconstitué au studio de Billancourt, vaut sa séance de fou rire.

Mais ce qui fait la particularité du film ne réside pas dans cette incongruité, c'est que l'autre vedette est un chat rouquin et malin. Un chat au beau pelage roux qui suit le héros en permanence au point d'en être presque son ombre du moins son prolongement matou. Et s'il y a un chat à l'écran, c'est qu'il y a un dresseur, et cet éducateur c'est Frank Inn qui deviendra très vite un ami.

Pour les besoins du film, Frank Inn et sa femme sont venus des États-Unis avec leur chat vedette, Rhubarb, et quatre doublures. Et pour une vedette, le chat en a le salaire, je crois me rappeler que c'était environ quarante mille francs par mois, soit aujourd'hui dans les six mille euros. Un cachet digne du train de vie hollywoodien dont le comédien principal, Jackie Gleason, bénéficiait pleinement puisqu'il se déplaçait en Rolls, ce qui était amusant quand il était encore dans son rôle de clochard !

Très concentré, très professionnel, Rhubarb s'est révélé à la hauteur de ce qu'on attendait de lui, à la fois comédien et cascadeur, grim pant sur une poutre dans une scène pour aller réveiller son maître (le clochard), tout en mesurant les risques. De toute façon, en cas de souci, une de ses doublures sait traverser une rivière et nage à la perfection et un autre arrive à monter à l'échelle. En réalité, les talents partagés de cette petite troupe sont aussi révélateurs de ceux de leur éducateur, j'ai pu l'observer à maintes reprises où j'assiste en vétérinaire attitré du chat star.

Frank Inn, soucieux des performances de son équipe, veille à leur santé. C'est pourquoi, dès que Rhubarb a des étternuements à répétition, il est confié à mes bons soins afin de lui administrer des injections et le soigner promptement avec des aérosols pour que le tournage se poursuive sans interruption. Je me souviens également d'une scène où j'interviens, derrière la caméra, pour

calmer quelques pigeons anxieux à l'idée de jouer... Loin de moi l'idée de leur voler la vedette une seconde, je reste en arrière-plan mais je les incite à tenir leur rang c'est-à-dire à traverser le champ visuel le moment venu, sans affolement. J'apprends ainsi sur le tas, une branche, si je puis dire, du métier qui ne m'avait pas été enseigné : vétérinaire accessoiriste. Et ce n'est pas du cinéma !

Cette expérience m'apprend à voir des animaux dans des exercices qui mettent en valeur leur intelligence et tous leurs sens. Je discute entre les prises avec Frank Inn de sa façon de les dresser, d'obtenir d'eux un résultat, de le répéter inlassablement. Car, outre sa prestation avec le chat Rhubarb, Frank est une pointure dans le dressage. Il a un pedigree d'éducateur d'animaux accompli, avec Rintintin et Lassie qu'il a fait tourner et Rhubarb a elle-même déjà joué avec Audrey Hepburn dans *Breakfast at Tiffany's*¹, c'est dire que Frank est un dresseur qui compte à Hollywood. J'en aurai la preuve en me rendant sur place et en allant le voir.

Là-bas, en Californie, il dispose d'un ranch, un centre animalier avec des cages pour 600 chats, 300 chiens, des otaries, des singes, des perroquets, des rapaces et autres oiseaux... Un nombre qui pourrait laisser croire que la quantité l'emporte sur la qualité mais ce n'est pas le cas. Frank Inn a basé son travail sur la douceur et la compréhension. Tout se déroule avec un maximum de respect et d'amour, entre lui et les animaux. Mais l'Amérique est le pays de la démesure et le cinéma en superproduction permanente. Il faut dire que c'est encore une époque où la machine hollywoodienne brasse du rêve et la télévision, publicité comprise, a pris le relais comme pourvoyeuse de fictions où les animaux sont très demandés.

Chaque matin, une quinzaine de voitures partaient de son centre d'éducation animale pour différentes réalisations ou émissions de télé. Un réalisateur a besoin d'un perroquet, il lui arrive sur un plateau, un autre désire un chien qui porte des valises, il l'obtient en peu de temps, un metteur en scène a prévu de tourner une scène avec une otarie savante, Frank est à même de la fournir, et si c'est un

1. Le chat Rhubarb alias Orangey de Frank Inn est le seul chat-acteur à avoir obtenu deux Patsy Award (Picture Animal Top Star of the Year) récompense pour deux films : *Rhubarb* en 1951 (*Rhubarb, le chat millionnaire*) et *Breakfast at Tiffany's* en 1961 (*Diamants sur canapé*).

chimpanzé qui fait le clown, il a l'artiste en magasin prêt à tenir son rôle. Il a aussi une chienne basset très demandée, Cléo, qui fait son numéro de funambule et a joué avec Kim Novak et James Stewart.

Régnant sur cette incroyable ménagerie, qui est avant tout sa famille, Frank Inn était une sorte de major à l'allure débonnaire, avec sa casquette de marin, ses favoris et ses bacchantes à l'ancienne, aux bouts retroussés en accroche-cœur. C'est un personnage atypique dans ce milieu où il est autant un éducateur qu'un protecteur, un maître patient qu'un compagnon attentif pour ses chers animaux.

Nous continuerons de nous voir fréquemment, lors de ses passages à Paris et il poursuivra sa carrière pour le cinéma avec le chien Benji. Un film culte, véritable phénomène aux États-Unis, qui connaîtra également le succès en France en 1976, interprété par un petit bâtard très intelligent et qui deviendra un héros récurrent, décliné en une suite d'aventures. Benji multiplie les exploits devant la caméra ; il décroche seul le téléphone, s'installe avec des lunettes de soleil sur la plage dans un transat, les deux pattes avant sur une table..., je l'ai même vu plonger de six mètres de haut dans une piscine au cours d'un de mes séjours chez Frank à North Hollywood. Et ce qui est le plus impressionnant, c'est qu'il ne cabotine jamais, qu'il est très concentré sur son action et que ceux qui le voient de près se rendent compte qu'il agit avec un grand discernement, même si son maître, Frank Inn veille au grain et que plusieurs doublures, spécialisées dans un tour, peuvent à tout moment remplacer Benji s'il montre une trop grande fatigue ou qu'il a besoin d'un peu de repos.

Avec sa bouille amusante, son espièglerie, sa capacité à mimer des comportements humains, Benji aura bien des admirateurs et rapportera beaucoup d'argent à ses producteurs.

Avant son décès, Frank Inn adorait visiter Sam Letrone à son auberge de Pontchartrain, où le célèbre restaurateur offrait en fin de repas à ses clients un numéro original avec ses poules savantes.

Franck Inn, lui, très philosophe sur ces notions de business, ne cessera pas de vivre pour ses animaux jusqu'à... sa mort en 2002. S'il y a un paradis des animaux, et il y en a un, nul doute que Frank a choisi de s'y installer avec Benji et toute sa troupe de comédiens à quatre pattes pour continuer leurs numéros !

Durant cette période florissante des années soixante pour les studios de Boulogne, où mon cabinet par sa situation était un peu aux premières loges, j'ai participé à un tournage qui m'a marqué doublement. Parce qu'il m'a permis de revoir un ami d'enfance et parce que j'y ai soigné des animaux que je n'avais pas eu jusqu'alors l'occasion d'approcher de si près, des loups.

Ce film c'est *L'Arbre de Noël* en 1969 avec Bourvil et William Holden en tête d'affiche et l'actrice italienne Virna Lisi. Il est tiré d'un roman éponyme de Michel Bataille qui a été en lice pour le Goncourt en 1967. Et c'est avec une grande joie que je le retrouve au moment du tournage. Car nous avons été condisciples au Cours Hattemer, à Paris, depuis la 8^e où nous étions les deux seuls, en salle de gymnastique, à faire le saut périlleux (lui mieux que moi). Vingt ans après nos exploits, je ne suis pas certain de faire la même chose, mais je suis heureux de revoir ce complice de ma jeunesse. Il a opté pour l'architecture tout en poursuivant sa vocation littéraire et a plutôt bien réussi dans cette voie. Prix des Deux magots (1965) pour un précédent ouvrage, *Une pyramide sur la mer*, il a obtenu un grand succès, critique et public, avec *L'Arbre de Noël* et reçu la Plume d'or du *Figaro littéraire* (1967).

Son roman a été adapté pour le grand écran par Terence Young, qui s'est rendu célèbre en réalisant les premiers *James Bond* et qui tourne en 1969, ce drame intimiste qu'est *L'Arbre de Noël*, en partie dans les décors des studios de Boulogne. L'histoire est celle d'un enfant atteint de leucémie, à la suite d'un accident, dont le père, riche homme d'affaires, interprété par William Holden, souhaite offrir à son fils tout ce qu'il veut pour adoucir sa vie. Celui-ci, âgé d'une dizaine d'années, passionné par les loups, émet le vœu d'en avoir un pour son cadeau de Noël. Mais comment y parvenir ? Bourvil entre en scène pour aider à la réalisation de ce rêve, dans un scénario qui joue habilement de la tendresse et de la tension dramatique, mêlant sourire et larmes.

Ce qui sur le papier, pour le romancier, est facile à imaginer, est plus difficile à rendre à l'écran. Recréer des décors de château, de forêt, de neige n'est pas vraiment un problème mais amener des loups sur un plateau est une autre histoire. C'est pourtant celle que j'ai vécue lors de ce tournage.

Quand on m'appelle à mon cabinet pour me prévenir que j'aurai des loups à endormir, je ne sais pas encore dans quelle aventure je me lance. J'arrive aux studios, plein d'énergie et de curiosité, et on me met quasiment dans les bras un louveteau âgé de quelques jours. C'est un petit orphelin que je place en couveuse pour enfants et que, tous les matins, on m'amène pendant le tournage. Je le nourris au biberon avec du lait pour chiens, hyperazoté et je m'en occupe toute la journée avec ma consœur, le docteur Monique Bourdin. Nous alternons la garde de ce bébé loup car ses maîtres, en tournage, le récupèrent le soir.

Pendant ce temps, dans les studios, une autre agitation règne, des éducateurs américains ont amené de Californie huit grands loups d'Alaska et un hybride de loup et de husky. Les adultes pèsent dans les 70 kg et mesurent plus de 1,60 m de longueur, du museau jusqu'à l'extrémité de la queue. Autant dire que tous réunis, ils forment un groupe impressionnant.

À un moment donné du scénario, Bourvil doit lancer un appât destiné à endormir le loup afin de pouvoir le transporter paisiblement. Pour cela, Bourvil va chercher l'animal dans sa cage au Jardin des plantes et le ramène alors endormi au jeune garçon à qui il veut faire ce cadeau. C'est là que j'entre en jeu et que j'ai précisément été mobilisé une huitaine de jours, le temps de préparer cette séquence, pour une opération qui ne me demandera que cinq minutes : endormir le loup dans le bon timing.

Les répétitions avec les acteurs sont une chose, celles avec les loups une autre. Un jour, un jeudi, deux grands gaillards s'approchent de moi et me disent : « *Are you ready?* » Ce sont deux dresseurs de l'équipe américaine, bâtis comme des armoires à glace, équipés d'un lasso et qui enfilent des gants avant d'immobiliser le loup. Je me retrouve avec l'animal devant moi à quelques centimètres, j'entends son souffle et je n'en mène pas large. En deux tours de main, la veine est prête. C'est le moment de vérité, je dois lui faire une piqûre de penthotal. Et en définitive, je m'aperçois que j'ai parfois plus de mal avec un petit chien de 5 kilos. Voilà, tout ça pour ça... Des journées à se préparer et puis soudain, « Silence, moteur, ça tourne, action ! ». Une fois le loup profondément endormi, la scène peut être filmée. Bourvil n'a rien à craindre, le loup dort paisiblement. Et le loup est dans la boîte.

Ces jours de tournage passés ensemble ont créé des liens avec toute l'équipe. C'est même l'entente cordiale franco-américaine. Ma femme qui me rejoint sur place discute avec Bourvil entre deux prises. Le comédien aussi sympathique à l'écran que dans la vie nous fait rire de ses mimiques et William Holden n'est pas en reste pour participer à cette joyeuse ambiance avec ses autres partenaires. La barrière de la langue pourrait poser problème, la plupart des dresseurs ne parlant pas un mot de français, mais cela n'est pas le cas. J'ai toujours eu le contact facile et je me débrouille bien dans leur langue. Nous allons souvent déjeuner à l'auberge du Bonheur (la bien nommée), au bois de Boulogne, d'autant que c'est le printemps et qu'il est agréable de profiter du jardin.

J'ai ensuite été invité à me rendre aux États-Unis et j'ai pu y visiter le parc Africa USA au nord de Los Angeles, à Pirou. J'y ai revu mon bébé loup devenu adulte et qui ne se laissait plus caresser. J'ai vu des éléphants, des chameaux, des tigres, des lions et d'autres pensionnaires dans une ambiance «Daktari» où tous ces animaux se tenaient prêts à jouer leur rôle. J'y suis fréquemment retourné, profitant de stages que j'effectuais dans des hôpitaux vétérinaires américains pour continuer de maintenir ce lien avec des professionnels que je respecte pour leur amour du métier et leur dévouement.

Inexorablement le temps passe, ce chapitre Bollywoodien de ma carrière est une parenthèse qui se referme au début des années soixante-dix. Après la période faste, le déclin des studios de Billancourt se fait jour, et même Point du Jour. Le rideau tombe après les derniers feux de la rampe des années quatre-vingt. Les studios de cinéma sont fermés en 1992 puis détruits peu après, et le groupe Canal+ y construit son siège social.

C'est toute une époque qui a ainsi disparu, une atmosphère comme aurait dit Arletty avec sa célèbre réplique du film de Marcel Carné *Hôtel du Nord*, tourné en 1938: «Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère?» Une gueule de bois pour les amoureux du 7^e art. Désormais, changement de décor et de style, après les années Gabin, Belmondo, Tati ou Becker, c'est l'émission de Cyril Hanouna *Touche pas à mon poste* qui est enregistrée ici. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était!



L'auteur, Philippe de Wailly, avec son cacatoès blanc



Hugues Aufray sur son camarguais Loustic



Jean-Paul Bury et son labrador blanc Estrée, l'auteur, un membre de l'équipe municipale et Claude Chirac avec Maskou, son labrador noir
Jardin de l'Hôtel de ville de Paris



Brigitte Bardot avec son lévrier